

YVES RABAULT, 1910-1990

Barde poitevin

Auteur de monologues, pièces de théâtre, chansons...

Conteur et chanteur

Barde et chantre



Yves Rabault et Simone Suzange en scène dans une maison poitevine.



*Yves Rabault à la kermesse de Pioussay.
(1968-1969)*

Michel Gautier, parler de la Chaize-le-Vicomte, Vendée (extrait du Subiet 1974)

« Sivit emprès Yves Rabault (le barde pouétevin, quem le disant) gadais debas son bounet roge, ine fianèle roge envroillaye sus le mitan dau corps, panetot et tchulote bius, Yves Rabault avec sés istouères pis sés chantuseries que le pormenit en bé daus péyis, dau Pouétou à Paris, pis - éruzment - de Paris à Marigny. Vous o créez si vous o vlez, y savé pouet qu'ol étet li qu'avet tornay tos tchés bias coubiets de « Fais la mariennaye » bedon de « La sauce aus lumas ». L'en a-ti deursay de tchés compyiments ! Portant y bisque de l'entende daus foués rabistoquiay le parlange (que le counet mu que bé daus yins) de mots pointus ou bedon assimentay le français de parlange. »

*Pascal Baudouin, 2014
Documentation Patrick Ricard*

Yves Rabault



Yves Rabault est né dans une famille de paysans, près de Niort le 11 novembre 1911 à Marigny, canton de Beauvoir-sur-Niort, au sud des Deux-Sèvres. Il était âgé de 79 ans quand il est décédé le 20 septembre 1990 d'un œdème pulmonaire à l'hôpital de Royan.

Les écrits d'Yves Rabault, poète et chanteur, ramènent à ce parler poitevin cher à Rabelais. A son tour, tant dans la région qu'à Paris, ou dans toute la France, Yves Rabault, barde poitevin professionnel dont la carrière s'esquisse dans les années trente en tant qu'auteur, multipliera en poitevin et poitevin-saintongeais les spectacles, les passages à la radio et les disques. Il écrira en collaboration avec Georges Millandy la saynète « *Ydille maraichine* » ainsi qu'un hymne au marais poitevin, « *Le maras fou* ». Toutes ses œuvres furent réunies en un seul volume en 1982, « *Histouères et chantuseries* ».

Yves Rabault était félicité par Louis de Saintonge, dans *La Boutonne*, le 21 février 1942 : « *On ne saura jamais la profondeur des désordres causés dans nos milieux ruraux, par l'audition de telle chanson, lancée à grands éclats de voix par les habitués de nos fêtes villageoises, et, qui étaient de toutes ces fêtes, parce que « chanteurs ». En général le répertoire était peu recommandable : obscénités, grossièretés en faisaient le fond et les applaudissements ne manquaient jamais de souligner les passages les plus infectes. C'est de cette pourriture qu'on régalaient notre jeunesse à l'occasion d'un banquet, d'une noce ou d'une réunion quelconque car, rares étaient les chanteurs qui osaient sortir quelque chose de propre... Le poète-chansonnier Yves Rabault a compris tout le bien qui pouvait naître de l'apostolat par la chanson. »*

Il séduira et épousera en seconde noce à Paris en 1965 Simone Suzange, pianiste du célèbre cabaret parisien « Le caveau de la République » alors qu'il s'y produisait. Elle le suivra à Marigny où elle mit sur pied une école de danse et de musique quand lui devient directeur artistique des productions « Paris Variétés ». Il sera récompensé en 1973 par le Prix Chepfer destiné à récompenser un poète patoisant des provinces de France.

Le Courrier de l'Ouest, publiait en 1983 : « *Depuis 50 ans, il chante « é pien' goule » partout en France « coume un gueurlet » et, à 72 ans, il n'a pas envie de s'arrêter. Yves Rabault, après avoir été le benjamin des chansonniers, en est devenu l'un des doyens. [...] Celui que l'on appelle le « barde poitevin » est resté fidèle à sa province et à son patois. Il anime toujours, régulièrement, des spectacles et fait applaudir « des histouères et chantuseries » dont beaucoup ont été publiées en exclusivité par le « Courrier de l'Ouest ». Les « Histouères et chantuseries » paraissent maintenant sous la forme d'un livre illustré par Pichambert (Pich) [recueil de son œuvre en 282 pages], aux Éditions du Terroir [1982]. Léon Zitron, qui l'a préfacé, participe au début de « la fête à Yves Rabault », une fête qui durera deux jours, à Marigny. »*

Jacqueline Fortin, présidente de la SEFCO, lui rend cet hommage appuyé lors du conseil d'administration de cette société d'étude d'ethnologie et de folklore du centre-ouest, le 18 novembre 1990 à Luçon : « *Le barde poitevin, [...] par son œuvre, a largement contribué à la défense de notre parler et de nos traditions* ».

Le Subiet (bulletin de la SEFCO), dans son numéro de janvier-février 1991, poursuit : « *Yves Rabault avait acquis une réputation de « barde poitevin » ; on nommait aussi « le chantré aux lumas » celui qui écrira « La sauce aux lumas », vieille chanson d'Aunis, polka qui termine vendanges et bals de campagne. Yves Rabault était le chantré du Poitou. Poète, chanteur, chansonnier, il avait porté partout à travers la France le parlange poitevin. Pendant de longues années, il fut le témoin de la culture populaire de notre région au Caveau de la République à Paris. Il est l'auteur de centaines de textes et de chansons. La plus célèbre d'entre*

elles restera sans aucun doute « La sauce aux lumas » qui compte désormais dans le patrimoine de Poitou-Charentes-Vendée. Yves Rabault a quitté la scène il y a un an seulement [1989]. Il était inscrit à la SACEM depuis 1935. Il avait également fondé une société de production et d'édition.

Fatigué ces derniers mois, Yves Rabault avait quitté Marigny pour séjourner dans une maison de repos à Saujon. « Il y allait mieux, il avait des contacts, lui qui redoutait tant l'ennui », explique son fils Léopold. Hélas, voici quinze jours Yves Rabault est tombé dans un escalier. Il a été transporté à l'hôpital de Saujon puis à celui de Royan où il a succombé. »

SEFCO, *Le Subiet*, mai-juin 1972 : « M. Yves Rabault, de Marigny (79), a été nommé délégué régional pour les départements de : Indre-et-Loire, Vienne, Maine-et-Loire, Vendée, Loire-Atlantique, Deux-Sèvres, Charente et Charente-Maritime, par le Bureau National du Syndicat des Entrepreneurs de Spectacles de Variétés. »

SEFCO, *Le Subiet*, novembre-décembre 1974 :

« Depuis le 15 juillet 1974, un enregistrement régional était particulièrement attendu : celui du barde poitevin Yves Rabault, le populaire chansonnier patoisant qui a obtenu le Prix Georges Chepfer 1973 (comédien chansonnier lorrain, 1870-1945)...

HISTOUÈRES ET CHANTUSERIES
avec
le Populaire Chansonnier Patoisant
YVES RABAULT
Le Barde Poitevin
Prix Georges CHEPFER 1973

Auteur
de la
célèbre
chanson

←

Quand
tu m'Fais
d'la Sauce
aux
Lumas



Accompagné
à
l'accordéon
par
SIMONE
SUZANGE
et
son meilleur
Ami
Le Public
" Ses Amis "

... Ce premier grand disque 30 cm, 33 t., Yves Rabault l'a enregistré dans son village natal à Marigny (Deux-Sèvres), dans une salle pleine « comme un œuf à deux jaunes » : son public, ses amis, venus de partout pour chanter, avec lui, tous en chœur, sa fameuse « Sauce aux lumas ».

Ce disque a pour titres :

- En 1ère face, *Dau bell's vacances ; Douc'ment Bichette ; A m'cause ; Fais la meriennaie ; L'idio* ; *Quand tu m'fais d'la sauce aux lumats ; Avec son bounet blanc ;*
- En face 2, *Madeluche ; Histouère d'un parapluie ; Un bon remère ; Chez l'coueffeur ; Y'ai cor ma grand'mère ; L'vieux est mort ; L'était si bia, mon villaghe.*

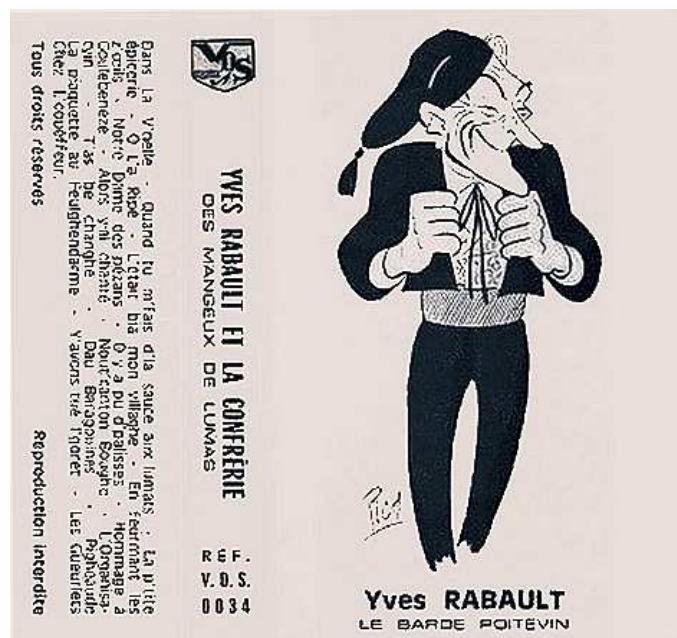
Quelques oeuvres

- Chez Nous, poèmes poitevins, Ed. des Arts et Vie, Yves Rabault, 1935.
Quand tu m'fais d'la sauce aux lumas, chanson du terroir poitevin. Yves Rabault, 1940.
Sur la dure, poèmes poitevins, Yves Rabault, 1941.
Retour, pièce en 1 acte, Yves Rabault, 1943.
La chanson du va-devant, chanson du terroir poitevin, Yves Rabault, 1944.
Fais la mariennaie, chanson poitevine, Yves Rabault, 1944.
La piaquette au feuldjendarme, monologue en patois poitevin, chanson. Yves Rabault, 1944.
Idylle maraîchine, saynète en patois poitevin, Georges Millandy et Yves Rabault, 1945.
Tu s'ras pésan, paroles Yves Rabault, musique H. Panella, Paris, 1945.
Dans les p'tits ch'mins, poèmes poitevins, Yves Rabault, 1947.
La Chanson du marais fou, Georges Millandy et Yves Rabault, 1947.
Albert Jonchery (En lousdé !), Yves Rabault (Très distingué), La Grisbinette. Éditions Paris - Orchestre. Paris, 1955.
Histoires sans musique, poèmes poitevins, Yves Rabault, 1956.
Une vie toute neuve, drame en 3 actes, Jean Des Marchenelles et Yves Rabault, 1959.
Bise me din Norine, chanson, disque, Yves Rabault, 1975.

Voici sans doute l'une des chansons les plus connues dans le Bas-Poitou, avec la célèbre Sauce aux lumas d'Yves Rabault. Il en existe une variante, plutôt destinée aux repas de noce, en forme de chant à répondre : l'assemblée des convives est scindée en deux équipes, par exemple les moitiés gauche et droite de la salle du banquet, ou les familles du marié et de la mariée. Et c'est à qui chantera - hurlera en fait - le plus fort sa partition à tour de rôle...

Histouères et chantuseries, Yves Rabault, 1982.

Ce gros volume contient semble-t-il toutes ses œuvres. Textes sur la guerre et la paix, les bons et les méchants, les vertus et les vices des gens simples, bousculés par les événements du siècle mais enracinés dans les traditions de leur terroir. Nombreux dessins talentueux de Pichambert (ou simplement Pich) qui fut beaucoup apprécié des gens du Niortais. Préface de Léon Zitrone.



Yves Rabault et la confrérie des mangeux de lumas

Dans la V'oeulle, Quand tu m'fais d'la sauce aux lumats, La p'tite épicerie, O l'a ripe, L'était bia mon villaghe, En feurmant les oeils, Notre dame des pézans, O y'a pu d'palisses, Hommage à Goulebenèze, Alors y'ai chanté, Nout' action bouge, L'organisation, T'as be changhé, Dau baragouines, Pigheaude, La plaquette au feulghendarme, Y'avons tué l'goret, Les gueurllets, Chez l'coueffeur.

Lumas en Poitou Cagouilles en Charente



Luma et cagouille ? Le luma est au farci ce que la cagouille est au ghigouri...

Emprunté au courrier des Subiards (mai-juin 1991) à propos de « La sauce aux lumas ».

« Je suis née en 1912, j'ai donc seulement un an de moins que Monsieur Yves Rabault.

Il me semble difficile qu'il soit l'auteur de « La Sauce aux Lumas » car dans mon enfance, vers 1920, on chantait cette chanson déjà ancienne, qui annonçait la fin des petits bals de villages, vers minuit. Mes parents ont tenu un de ces bals pendant trois ans dans la banlieue de Rochefort (et je refusais d'aller me coucher avant la fin).

Lorsque l'orchestre attaquait « La Sauce... » les couples se rangeaient en file, les uns derrière les autres, sur le pourtour de la piste de danse, et en faisaient le tour en sautant et chantant :

(1) « La sauce aux lumas, la sauce aux lumas,
Se fait dans la marmite,
La sauce aux lumas, la sauce aux lumas
Se fait dans un grand plat.

Puis on dansait, toujours en file, un pas de polka, en chantant :

En longeant l'avenue du château
Quatre alouettes, quatre alouettes.
En longeant l'avenue du château,
Quatre alouettes et cinq moineaux
Dansaient, dansaient, dansaient.

(1) « La sauce aux lumas, ... en reprenant le galop.

En disant « dansaient... » les couples, à l'arrêt, s'inclinaient en avant presque jusqu'à terre. Cela durait parfois un quart d'heure, même plus, jusqu'à ce que les musiciens en aient assez et rangent leurs instruments. Le plus souvent c'était un violon, et un cornet à piston, auxquels se joignait pour son plaisir un voisin clarinetteste, membre de l'Harmonie Municipale !

Et on remettait çà le dimanche suivant.

La feuye à Maurice.

« Quand tu m'fais d'la sauce aux lumas », d'Yves Rabault. Cette chanson est faite sur une musique de Vincent Scotto « Quand on s'aime bien tous les deux » et n'a rien à voir avec la danse saintongeaise citée plus haut sauf la fin de phrase.

La rédaction.

« S'tu savais coumm' t'es meugnone, quand tu m'fais d'la sauce aux lumas. »

La sauce aux lumas (Yves Rabault)

Sur une musique de Vincent Scotto

L'hymne de la région Poitou-Charentes... et Vendée

O n'a qu'ément la grande c'iusine
Les belles auberges de Paris
La-bas o sent la margarine
Mais au paye cher o vous suffit
Ma y aime bé meu la boune mangeaille
La boune mangeaille de chez nous
La routille ou bé la goraille
La mougette et la soupe au choux
Pas besoin d'trente six piats peur bé déjeuna
Quand o la d'la saoce aux iumas

- Refrain

*Quand tu m'fais d'la saoce aux iumas
I'entends t'chu la qui m'jargotte
It' bis'ra sur les du jottes
I sé bé aise dans ma pia
Bé tranquille ma i trempe dans l'piat
Déja fini faut c'ten r'doune
Si t'savais comme té megnioune
Quand te m'fais de'la saoce o iumas*

D'pis longtemps iéta malade
O la fallu bé faire v'gni la méd'cin
T'cho gars la me défendi la salade
La soupe grasse pi les boudins
Si ia va pris toutes ses salopris
O la longtemps qui s'ra parti
Ma peur guérir ma maladie
Un jour savez-vous c'qui faisit
Au p'tit déjuna y mangit quatre vingt iumas
Et cinq à six verres de noah

- Refrain

V'savez bé qu'dans les ménages
O vat terjous bé piangement
Et même quand les hommes sont bé sages
Les femmes gueulant tout l'temps
La mène quand a m'voué faire la goule
Vite a m'appelle son p'tit canet
Et y sent sa main la, qui s'coule
Be tot cha p'tit dans mon gagoulet
Sur'ment oh la la que ma y m'fachré pas
Tant qu'tu f'ras d'la saoce au iumas
pour écouter un bout

Yves RABAULT

Dans les P'tits Ch'mins

poèmes poitevins

DANS LES P'TITS CH'MINS
LES BILLETS D' NOUT' CURÉ
LA PIAQUETTE AU FEULDGENDARME
LES ŒUFS DURS
PATAUD
AU R'VOIR POMPON
TOUS DEUX
UNE' PETITE GOUTTE
LA SACRISTINE
T'ES PUS LA
VINS FAIRE UN TOUR
UN' PARTIE D' BOULES

Editions Musicales ARC-EN-CIEL

AMBÉRIEU. (Ain)

1946

Tous droits réservés

DANS LES P'TITS CH'MINS

Monologue

Tout coume un 'gars qui rentre en fraude,
Un souèr, en r'venant d'la maraude,
Courant là, entre les talus,
Ou queuqu'fouès passant peur dessus,
Sarpentant à travers la plaine,
Ou r'tournant s'cacher sous un frêne,
Grimpant là-haut, en d'ssus l'coteau,
Ou bien fianant au bord de l'eau,
Coupant à travers les lopins
V'là nos p'tits ch'mins.

L'hiver, quand la terre est tout'grise,
Que l'vent couine comme un fou souffle en bise,
L'pésan prenant un raccourci,
Y pass' peur meux être à l'abri.
Dans l'été, l'va y fair' la pose,
A quatre lieues prendre un p'tit queuqu'chose,
- Ben dame, histouèr' de bouère un coup,
Un brin d'ail et du feurmag' mou,
Sus l'pouce avec un quignon d'pain,
Dans nos p'tits ch'mins.

Après la soup', la nuit tombée,
Quand au d'sus d'nous la lune est l'vée,
Le braconnier, le per' Jacquet,
Sous un têtard, va fair' le guet.
Sans bouger, en roulant sa chique,
Avec son chen, le vieux s'esplique,
Mais tout d'un cot, l'vouèla d'un bond,
Qui prend l'fusil peur le canon ;
Pan... sus la mouss', queuqu'chous' gigote
Vouèla d'quoué faire un' boun' gib'lote ;
Et Jacquet ramasse un lapin
Dans le p'tit ch'min.

Ah, les dimanch's, la bell' jénesse,
Qui vint là se fàir' des promesses ;
Au passage, on cueille un' p'tit'fieur,
Et pis, on s'l'accroch'là, sus l'cœur,
On cause, on s'bise, on dit qu'on s'aime.
Peur tout l'mond', l'histouère est la même ;
Vouèla c'qu'est bon d'être amoureux,
On s'en va marchant deux peur deux,
Tout douc'ment s'tenant peur la main,
Dans les p'tits ch'mins.

Les Boch's, dans l'vart de leus capotes,
Veniant y fair' sonner leurs bottes ;
Un jour, dame, y en avait peurtout,
Coum' les doryphor's au moués d'août,
On fasait l'tour peur la grand'route,
Ben loin des mangeux de choucroute.
Oui mais à c't'heure ya du chang'ment,
Le sont partis, et pas douc'ment,
La vie est bell', sans Fridolins
Dans les p'tits ch'mins.

LES BILLETS D' NOUT' CURÉ

Monologue

L'évêque au premier d'l'an, avait dit : faut qu'on donne,
Posez dans la quêteus', l'billet, la pièc' qui soune,
Mettez peur les pécheurs, et pis les bons chrétiens,
Peur ceux-là qu'ont perdu leus maisons, tous leus biens,
Déportés, prisonniers; les âm's' en purgatoière,
Doutez peur tous les gens, qu'ont ni manger, ni bouère ;
Et vous pouvez, m'en crèr', l'appel fut entendu.
L'pateau d'mosieur l'curé n'avait jamais tant vu.
Les gens n'hésitant pas, et en sortant d'confesse,
Apportant leus offrand's, aux p'tit's et aux grand's messes.
Coum' de ben entendu, l'curé était content,
Quand avec son vicair', l'comptait tout soun' argent.
Ah ! que l'dis'ait : merci merci, bon Saint Antoine,
Monseigneur s'ra content, p't'êtr' noumé chanoine,
Ou dans quatre ou cinq moués, j'aurais l'grad' de douéyen.
Ça f'rait ben moun affair', l'canton est pas si loin.
Et quand le p'tit vicair' prom'nait soun assiett' plate,
Ou de mosieur l'curé, la quêteuse écarlate,
Ça s'était jamais vu, les offrand's baissant point ;
Y avait un bon magot déjà, dans n'un p'tit coin.
L'abbé d'vait donner ça, au grand chef du diocèse,
Et déjà, à l'avance, l'en était tout benaise,
Mais coume habituellement, l'portait ça en juillet,
Le mettait tout en pile au fond de son buffet.
Un biâ jour, l'gard' champêtr', v'nit poser des affiches,
Vour y avait que teurtous, les pauvres coum' les riches,
Deviant changer billets d'cinquante à cinq mille francs,
Mais que les p'tit's coupur's, restiant en attendant.
Et, on vouéyait des gars, l'magot dans leus musettes,
D'autr's qui à deux ou trouès, le rouliant en beourolette,
Et queuqu's uns, qu'aviant tout dans la poch' de veston.
Ceux là, s'en fasiant pas, l'étiat gais coum' pinson.
La patronn' du café, peur un biâ jour de paie,
Coum' parsoun' ne v'lait pus lâcher la p'tit' mounaie,
Se dit : mais, nout abbé, li, avec tout's ses quêtes,
Le va m'changer c' qui m'faut, et moun affaire est faite.
- Bonjour mosieur l'curé - Bonjour, qu'est-c'qui va pas ?
- Oh, ren, ren, tout va ben, d'la mounaie qu'y faudra.
- Vouélà c'qu'est ben facil', comben c'est que j't'en douné ?
- Ben, mill'francs, si vous v'lez. - Te, les vouéla, ma boune.
Mais, après la caftière', v'nit l'épicier du coin,
L'boulangier, le boucher, le marchand d'piâs d'lapin,
Et nout curé, bon gars, donnait peur les empiettes,
A ceux, qui trouvant ben, avouèr trop d'grouss' galette.
Mais, savez-vous, après, ce qu'on disait chez nous ?
- Allez donc chez l'curé, l'a tell'ment gagné d'sous,
Que, peur pas les changer, pendant qu'tout l'mond'les porte,
L'en doune à tous ceux-là qui cougnant à sa porte.
Et à la fin, les gars, sans donner d'grous billets,
V'niant en d'mander des p'tits peur garnir leus goussets.
Mais, le dimanch' d'après, en suivant son vicair',
Nout curé, pas content, montait ben vite en chaire.
- Coument, que l'dit, ch'napans, j'ai v'lu vous rendr' sarvice,
Et vouéla, qu'vous m'prenez peur un capitalisse.
Disez dan un Pater, et gardez vout argent,
Pasque j'croués ben qu'vous êt's cor'pus bêt's que méchants.

LA PLAQUETTE AU FEULDGENDARME

A André Morisson, bien amicalement.

Ça s'passait contr'Niort, pendant l'occupation ;
Les pésans étiant là, peur la réquisition,
A coûté de leus bât's, tirant sus les attaches,
Mais, le vieux Bigu'nailloux, qui d'vait am'ner sa vache,
S'était dit : après tout, y mouille, y fait frisquet,
Moué, j's'rai ben mieux chez nous, à me chauffer les peds.
Et pis, o l'y ara ben assez d'bât's sans la mène,
L'pouvant toujours couri, si l'attendant que j'vène.
Et c'jour-là, Bigu'nailloux se fit porter manquant,
Peur les gars en faux-cols, là-bas qui collectiant.
Vouéla-t-y pas qu'un souér, le mair' de nout' coumune,
Reçut la list' des vach's, et qu'il en manquait une,
Et qu'soun administré d'vait la livrer n'est-c' pas.
Mais l'vieux qu'était têtù, dit que l'en doun'rait pas.
Le Mair', qu'avait grand pour d'aller chez monsieur Tode...
Un gars à c'qui paraît, qu'est point des pus coumodes,
Dit à son gard'champêtre : Allez chez Bigu'nailloux,
Et fasez li rentrer la raison dans l'caillou.
Le gard' fit pas long feu, quand mêm' l'avait sa piaque.
Aussitout qu'l'arrivit sus l'seuil de la baraque,
Disant : au nom d'la loi, j'vas vous prendre au collet ;
La chèn' qu'étitit méchant' li mordit dans l' mollet.
Et pendant que l' champêtr' s'occupait d'sa biessure
Y a un gars qui prév'nit ben vit' la Peurfecture.
Vous savez ben qu'y a des gens trop compiaisants,
Et pis qui rigolant, ren qu' quand les chens s'battant.

Un matin, Bigu'nailloux, venait de déjeuner,
Le raquait sa beouroette, au bout de son fumier,
Quand tout d'un coup, le vit au coin d'soun écurie,
Troués gars en vart-de-gris, d'la feuldgendarmerie.
Et peur pas qu'on les prenn' peur les autr's Fridolins,
L'aviant sus leu tunique, attachée aux deux coins,
Une espèc' de bavette, ou putout, un' piaquette,
Suspendue en d'sus l'cou, peur un' petit' chaînette.
Chez nous, on en met d'même aux pus bell's bât's de ferme,
Nos anciens occupants les douniant aux gendarmes.
N'en v'là qui v'nant peur moué, se dit Mait'Bigu'nailloux,
Et j'ai dans moun idée, qu'tout ira mal bentout.
Mais, faisant min' de ren les deux mains dans ses poches,
En traînant ses sabots, le s'approchait des Boches.
L'pus grand baragouinait tant ben qu'mal nout' patois,
En sortant un cal'pin, le dit au villageois :
- Est-c'pas que vous avez chez vous un' bât' de viande,
Si vous la livrez pas vous avez une amende,
Pasque vous savez ben, que nous autr's les All'mands,
Nous occupant tout seuls de vout' ravitaill'ment.
Nout' pésan répondit : - J'ai qu'mes deux « gâtinelles »
Qui travaillant au joug, maigres coum' des javelles.
Mais peur un' bât' de viand', je vous dis qu' j'en ai pas.
Peurtant j'crouès ben qu'chez vous les vach's n'y manquant pas.
- Pasque vous la cachez sur'ment dans n'un p'tit coin.
- Ben si vous la trouvez vous s'rez des gars malins.

Les vouèlà qui r'gardant dans l'fournil, à la grange,
 Après, dans les greniers et la cuve à vendange,
 D'arrière le tas d'fagots, le pus p'tit ratissait,
 L'pus grous était fourré jusqu'avec les goretts.
 A n'un moument douné, une espèc' d'interprète,
 Qu'était tout mal foutu, sec courre une arbalète,
 Coum'si on l'étranguaît, se mit à marouner,
 Et à gueuler d'un' force à se rompe le gosier :
 - Oui, y a un de mes amis qu'a perdu sa bavette,
 A force de charcher, l'a coupé la chaînette,
 Et si, jamais ça va aux oreill's au Fhurer
 Ben, le va fair' joli, sans dout' Mosieur Hitler.
 Bigu'nailloux s'en allait vour l'mettait ses bricoles,
 Et les prix qu'l'avait eu, aux concours agricoles,
 Et qu'étaient encruclhés à des point's, des crochets,
 Pis l'apportit la piaqu' de son darnier baudet.
 - En vouèlà un', les gars, et vous pouvez m'en crère,
 En r'gardant pas d'trop près qui f'ra ben voutre affaire.
 L'feuldgendarm' s'en allait, emportant sus l'jabot,
 Un' piaqu' de premier prix, peur un bon bourricot.



LES ŒUFS DURS

Là-bas, dans n'un tout p'tit village
Caché, au fond, de fout' Bocage,
Au couin du biâ pays Pouèt'vin,
Log' ben tout'seul', la mer' Radin.
Couèf' pisseus', et grand' devantière,
Un jupon d' troués couleurs darrière,
Mech's "foll's descendant sus l' collet,
A r'garde entre ses deux volets.
Le visag' ridé coum' un' vieill' poume,
Dépis qu'a l'a perdu son houme,
Ses terr's en ferme au gars Clément,
A s'occup' de ravitaill' ment.
A l'a tout' sa pienn' cour de poules,
Pirons.gavés, jusqu'à la goule,
Au fond d'sa soue, un grous goret,
Et sus la mar', comben d' canets ?
On vint d'peurtont, dans sa cabane,
Des vieux, s' traînant avec un' canne,
Des grands drôl's à l'air un peu fou,
Des drôlièr's, les ch'veux peints en roux,
Des Bordelais, la goule en cœur,
Mosieur le curé, ses enfants de choeur,
Des gars du couté d'la Rochelle,
Des Parisiens, s' plaignant d'pus belle,
Des chefs de gare et des gendarmes,
Tout ça rapplique à la p'tit' ferme.
Tout l'mond' voudrait ben un p'tit brin
D'là poulaill'rie à mère Radin.
On peut l'y en promettre à l'oreille,
Mais c'est qu'à l'est malin' la vieille,
Et coume à l'est bé près d' ses sous,
Faut payer cher, ou a gard' tout.

Un matin, v'nant fair' des emplettes,
Un jèn' gars, avec deux mallettes,
Li dit : - Vous n'auriez pas des œufs ?
- Ah. ! peur ça, non mon bon mosieur.
J'sais point c'qu'avant tout's mes poulettes,
J'peux seul'ment pas faire une oum'lette.
L'client dit, en causant pouintu :
- Auraient-elles le derrièr' cousu ?
- Eh ! Non, mais, on trouv'pus d'mangeaille ;
On peut pas nourri la volaille.
- Peurtant, vos oeufs, j'vous garantis,
Que j'vous les paierais un grous prix.
- A quatre vingts francs la douzaine
Y en arai p't'être en fin d'semaine.
- D'accord, dit l'gars, mais à c'prix-là,
Fait's-les bouillir, ou j'les prends pas.
Oui, pasque c'est peur un' cantine,
Des ouvriers d'un' grande usine,
Et dès que j'vas les apporter,
Les typ's s'ront là, peur les manger.
- R'venez jeudi. - Oui, la grand' mère,
J'en remplirai mes deux panières.

De boun heur' l'mercredi matin,
En chantonnant, la vieill' Radin,
Prit les oeufs, et dans deux marmites,
S'mit à les fair' bouillir ben vite.
Tout' seule à comptait sus ses douegts,
Comben d'billets tout ça faisait.
Mais, l'mosieur, amateur d'oum'lettes,
R'vint jamais avec ses mallettes.

MORALITÉ

Ceux qui v'lant gagner trop d'argent,
Mang'ront des oeufs bouillis
longtemps.



PATAUD

T'vouélà mon chien, mon grous Pataud,
Avec tes yeux roux, tu m'regardes ;
Partons, mon pauv' vieux camarade,
Pique au pied, là, Jaunet, Pigeaud.
T'es crotté, t'as la barbe sale,
T'en fais pas va, ça n'y fait ren ;
C'est point c'qu'empèch' que tu détales,
Oui, t'es ben l'meilleur des gardiens.

Quand j'ai pas lourd dans ma besace,
Avec toué, j'partag' mon bout d'pain,
Et pis, tous deux on s'met en chasse,
Ah ! t'as vit' fait d'prendre un lapin.
Y a d'la joie à la maisounée,
Les deux vieux vont faire un bon r'pas,
Ça sent déjà la fricassée ;
Cor'un, va, que l'garde aura pas !

Quand l'vent d'galern souffl' sus la piaine,
Aux alentours de la Toussaint,
Tu t'mets au sec, dans la paleine,
Ma limousin' t'sert de coussin.
Pataud, y t'manqu' que la parole,
Dam', tés tell'ment intelligent,
Tu voués, mon vieux, ben ça m'console
D'la bêtis' de pas mal de gens.

En gardant les vach's et les ouailles
Là-bas, au fond d'un renfeurmis,
Vouélâ, coume un grand sot que j'braille
Peur un' drôlièr' de nout' pays.
J'voulais qu'all' souèy' ma boun' amie,
Mais dame, a préfère un môsieur
Heureus'ment qu'tu m'tins compagnie
Et qu'on s'entend ben tous les deux.

Oui, j'm'étais mis dans la caboche,
Qu' moué itout, j'pourrais m'installer.
Mais, j'ai pas un sou dans ma poche
Y faut pouét que j'songe à m'marier.
Faudra dan tout' nout' vie sans doute,
Que tous deux, on gard' les bestiaux.
Eh ben ! j'm'en fous, j'prends cor' un' goutte,
Coum' si j'étais grous proprio.

Tu r'mu's la queue, tu donn's ta patte,
Quand tu veux montrer qu't'es content,
Mais, si jamais fallait que j'parte,
Oh ! sur'ment qu'tu vindrais méchant.
Pataud, tu gardrais l'vieux, la vieille,
Et, si la nuit, contr' la maison,
On rôd', toué qu'est toujours en veille,
Tue, va Pataud, mords-le, tins bon.

AU R'VOIR POMPON

C'matin j'ai laissé la charrue,
C'est un jour de réquisition
Et, j'm'en vas, peur la p'tite rue,
Qui mène au chef-lieu d'nout' canton.
Le coeur' grous, la tête un peu vide,
Je mont' là cô't' qui tir' de long,
Traînant mon vieux ch'vau peur la bride.
Allons, Pompon.

C'est pas vrai qu'vous allez me l'prendre,
Le vouet qu' d'un oeil, encor', pas ben,
Et pis dam' peur le faire entendre,
Y a pas moyen... mais ren de ren.
Vous disez qu'y a pas d'importance,
Que sus la list' vous l'marquez bon...
Y a pas à dire. Ah ! j'ai pas d'chance,
Au r'voir Pompon.

M'vouélà tout seul, dans mon couin d'terre,
Avec toué, ça marchait un peu,
A c't'heur', coument donc que j'vas faire,
On m'a déjà pris mes grous boeufs.
Faudra dresser deux mauvais's vaches
A fair' tant ben qu'mal un seillon,
Encor' c'est pas sûr que ça marche,
Au r'voir Pompon.

Quand t'étais là, dans ma p'tit' ferme,
On n'se fatiguait pas tous deux,
Dans les champs, c'était coume un charme,
Tout chantait, on était joyeux.
A c't'heur' tu t'en vas fair' la guerre,
Pis contr' nous... sapré nom de nom ;
Ah ! n'en vouélà, un' sale affaire,
Au r'voir Pompon.

Vins là, que j'te cause à l'oreille,
Ecoute un peu, c'que j'vas t'confier :
Tu voués, les gars couleur d'oseille,
Ben, quand l'veudrant t'fair' marcher,
Coum' le causant un sal' langage,
Qu'tu comprends point ; dans leus fourgons,
Cass' tout, tap' donc, fais du tapage,
Au r'voir Pompon.

Ou si queuqu'foués, dans la nature,
Tu transport's du ravitaillement,
Ou un tas d'Boch's pïen la vouéture
Quand tu traîn'ras tout l'fourniment,
Passe un' rou dans l'foussé d'là route,
Et fous moué tout ça dans le l'bouillon
Mais, sauv' toué, laïss' leu bouèr' la goutte,
Au r'voir Pompon.

Ah ! mais c'est pus la mêm' musique,
Le sont pas fiers les Fridolins,
Avec tous leus r'plis élastiques,
L'avont dégueurpis d'nos terrains.
Revins vit', l'écurie est prête,
Ben chaude à couté d'la maison,
Avec moué tu prendras ta r'traite,
Mon vieux Pompon.



TOUS DEUX

On était nés sus l' mêm' coin d' terre,
Et là, tous deux, sans pèr' ni mère,
El'vès chez un pauv' vieux cousin,
On couchait sus l' mêm' traveursin.
Et, poussant coum' la mauvais' graine,
On traînait nos deux grous bots d'frêne
Dans les prés verts et les guérets,
Gardant les vach's et les gorets.

Pus tard, quand l'amour émoustille,
Tu t'souvins, on v'lait la mêm' fille :
La pus jèn' drôlière à Gustin,
Qu'avait un coup d'oeil, cré mâtin !
Toué, t'allais la vouèr' dans la s'maine,
Moué, l'dimanch' pendant la marienne,
On avait chacun son moument,
Dame, on était tous deux contents.

Enfin, fallait ben qu'on s'décide,
Mais coum' c'était toué l' pus rapide,
Alors, t'es arrivé l'premier,
Pis un jour, vous v'étez mariés.
Tous deux, en habit du dimanche,
A couté d'ta femme en rob' blanche,
Ah ! on était d'ben boun' humeur,
Mais... j'n'étais que l'garçon d'honneur.

Et, queuqu's semain's après la noce,
Vous avez pris un p'tit négoce,
Pas trop loin d'là, dans nout' canton,
Vour les gens faisant des façons.
Tu vendais d'tout, dans ta boutique,
Oui, jusqu'à mes fromages de bique ;
On travaillait cor' tous les deux
Moué en pésan, toué, en mosieur.

Mais un matin, ta créature,
A foutu l'camp, à toute allure,
Emm'nant ta j'ment et l'char à bancs,
Tout dret, sus la grand rout' Saint-Jean.
Et toué, coume un' pauvre âme en peine,
T'es r'venu dans le p'tit domaine,
Tas braillé, avant d't'en aller,
Et moué, l'vieux gars j't'ai consolé.

C'qui prouv' voués-tu, dans l'existence,
Qu'on trouv' queuqu' foués un' sale engeance.
Moué, j'aim' meux rester seul chez nous
Qu' d'aller m' fair' mettr' la corde au cou.
Alors, si tu veux mon vieux frère,
Restons tous deux dans nout' coin d' terre,
On tâch'ra ben d' vivr' sus l' lopin
Que nous a laissé l' vieux cousin.

UN' PETITE GOUTTE

Quand le pèr' Fridolin, avec soun haridelle,
A monté sa chaudièr', sus la piac' du Marché,
J'ai fait fair' de l'eau-d'vie, de la pur' mirabelle.
J'l'ai mis dans n'un fût d'chên', tout neuf et ben bouché.
Dépis qu'a l'est là d'dans, vous parlez qu'a s'arrange,
A l'est, jaun' coume un couing, brillant' coume un louis d'or.
A c't'heur' dans l'fond d'mon chai, tout à couté d'la grange,
J' vas prendre un' p'tit' goutt'... Ca peut pas fair' de tort.

R'gardez-la dans mon verr', r'gardez coume a l'est belle,
Y a tout pien d'gars d'la vill', qu'en voudriant autant ;
Et là, sus l'bout d'ma table, a brill' meux qu'la chandelle.
Ah ! peur en bouèr' de mêm'. faut pas êtr' trop gourmand.
Et quand autour de moué, queuqu'foués, ben tout m'dégoûte,
Quand j'trouve un' band' de gars qui pensant qu'à l'argent,
Peur pas songer à ça, moué, j'avale un' p'tit' goutte,
Et aussitout après, j'voués qu' des goul's de brav's gens.

Quand dépis au matin, on a traîné la jambe,
En guidant la charrue, au moument du labour,
On est content d'renter de contr' le feu qui flambe,
Et d'rester sans bouger, tout seul dans le d'mi-jour.
Allons mon vieux, demain, faudra se r'mettre en route.
Si t'as 'pas trop d'courag', dis donc sapré farceur,
Ben, avant d'démarrer, t'as qu'à prendre un' p'tit' goutte,
Vouèlà c'qui fouett' le sang, et qui r'échauff' le coeur.

Quand on a tué l'goret, chez nous, on fait ripaille,
On fait' de la grillad', d'la pire et du boudin,
On s'en met jusque là, mais souvent la goraille,
Reste sus l'estoumac et digèr' pas trop ben.
Alors, pus d'un pésan à la tabl' s'ac-boute,
Quand vint la fin du r'pas, peur s'en aller chez li,
Peur fair' couler tout ça, j'prends la bouteill' de goutte,
Et tout l'monde est d'aplomb avant de s'mettre au lit.

Moué, j'counais tout pien d'gens qui, peur la politique,
Se fachant peur de bon et s'douneriant des coups ;
Chacun, à sa manière' veut fair' la République,
Moué, j'veux rester tranquille et vivr' benais' chez nous.
Tè, y a mes deux vouésins, mais faut qu'on les écoute,
Quand l'sont à la maison, l'causant un p'tit trop fort.
Mais ça dur' point longtemps, vite, on prend un' p'tit' goutte,
Et au bout d'un moment, bref, tout l'monde est d'accord.

Moué qui suis déjà vieux, j'ai qu'la chanson en tête,
On dirait qu' j'ai gardé mon jèn' cœur de vingt ans,
Et j'sais qu'y en a pus d'quatr' sûr'ment qu'ça les embête
Et qui paieriant ben cher, oui, peur en faire autant.
C'est pas malin peurtant, si j'ai un' boun' figure,
Si, du matin au souèr, j'suis gai coume un pinson,
Ben vouèlà, c'est que j'prends un' petit' goutt' nature,
Fait's coum' moué, tout' la vie, vous s'rez joyeux garçon.

LA SACRISTINE

A l'était veill', veill' coum' les pierres,
Et marchait d'un' drôl' de façon,
A logeait dans un' pauvr', chaumière,
Et parsoun' counaissait son nom.
Bref, on l'app'lait la Sacristine,
Pasqu'à la cur' de temps en temps,
A l'allait faire un p'tit d' cuisine
Et charcher le ravitaill'ment.
Pis le dimanch' sounait la cloche,
Portait la croix aux enterr'ments.
Mal chaussé' dans ses deux galoches,
Et s'occupait des ornements.
Entre l'sarvic' du presbytère
M'nait sa cheuvre un' chaîne à la main
(En pensant à ses p'tit's affaires.)
Brouter, sus les bords du p'tit ch'min.
Ou ben l'souèr, avec un' chandelle,
Tenant d' contre elle un grand cabas,
Ayant lavé sa pauvr' vaisselle,
Tout'seule a charchait des lumas.

Malgré soun air de chen battu
A l'était fin' coume un' belette,
Et trouvait les objets perdus,
Ou les sourc's avec sa baguette.
Sus l'coup d'minuit disait l'chaplet,
A sa port', priait la Saint' Viarge,
Et là-haut, la lun' la r'gardait,
A disait qu'a l'était son ciarge.

Quand à rangeait la sacristie,
Les enfants d' chœur à tout moument,
Veniant peur li fair' des niais'ries,
A s'fachait point, mais tout boun'ment,
Leu racontait d'si bell's histouères,
Que les drôl's en restiant baba,
Et veniant d'mander à leu père,
Vour la veille apprenait tout ça.

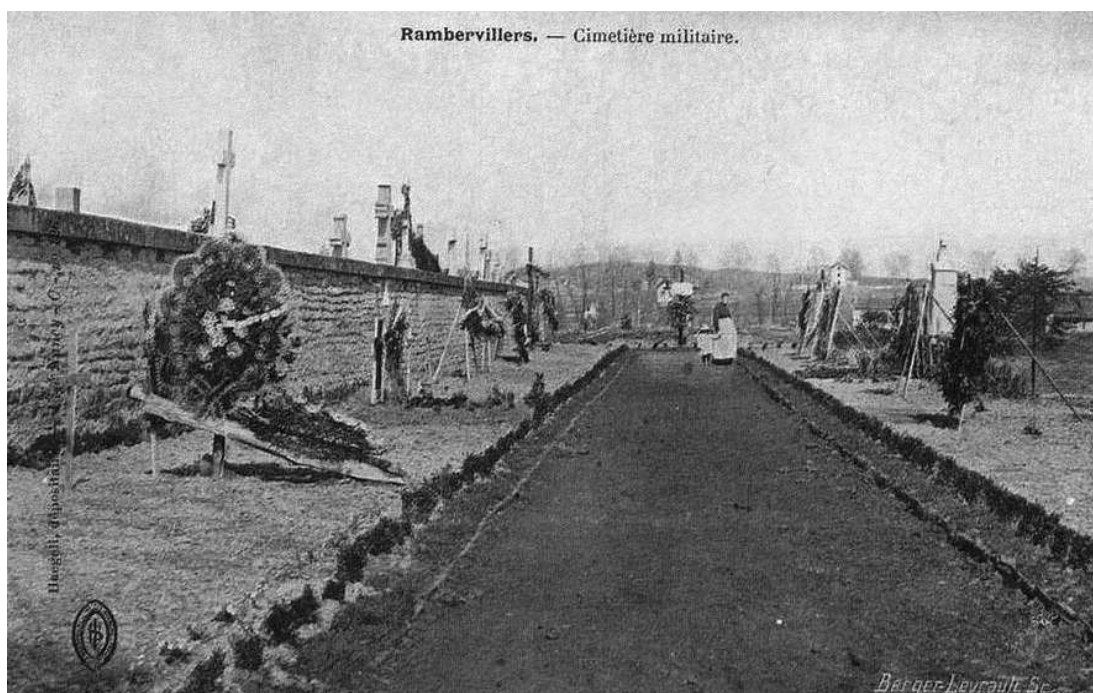
Un jour, son curé r'venant vite,
De vouèr un malad' dans les bas,
Attrapit un' mauvais' bronchite,
S'mit au lit, et se r'levit pas.
Et quand le prâtr' fut mis en bière,
Tout coume un' feull' la veill' tremblait,
A s'traînit cor jusqu'au cim'tière,
Et l' souère, lé tout a trépassait.
Contr' sa tomb' pousse une aubépine,
Et sus la pauvr' croix en bois blanc,
Est marqué : ci-gît Sacristine,
Qu'avait sûr'ment pas loin d'cent ans.

T'ES PUS LA

*Episode de la guerre 1939-1945
A la mémoire de COURANT*

Toué qu'avais la parôl' facile,
Poussant des blagu's le long du ch'min,
Toué qui jamais t'faisais d'la bile,
Qui chantais du souèr au matin ;
T'es resté là-bas, sus la route,
Un jour, après l'bombardement.
Un copain avait dit : - Ecoute,
Vouélà les avions, les enfants.
Y'en avait ben dix, j'm'en rappelle,
Oh ! sûr'ment, les vilains mouénaux.
Le 'soulaïl brillait sus leus aïles,
Le tourniant coum' de groux ouéseux.
A la bombe, à la mitrailleuse,
Ben, l'ont attaqué nout' convoi.
Couchés dans l' foussè, fac' péureuse,
L'nez dans la terre on s'tenait coi.
Alors, quand l'attaqu' fut finie,
La route était là, tout du long,
Pien' de débris, et tout' rougie,
Ça faisait pitié nom de nom.
Pis dame on s'est r'levé ben vite,
On a souégné nos pauvr's biéssés,
Un app'lait sa mèr', l'autr' sa p'tite,
Hurlant avec ses membr's cassés.
Pis, on a chargé, queu torture,
Nos morts, peur les emm'ner pus loin ;
Des ch'vaux éventrés, des vouétures,
Restiant dans l'harbe au bord du ch'min.
T'as été tué dans la bagarre
On a braillé tu sais, mon gars.
On roul' toujours, on, en a marre,
On est sauvé, mais t'es pus là.

Quand on s'étend dans' sa capote,
Une heure ou deux, sous les sapins,
On parl' de toué, de la popote,
Où tu chantais, mon vieux copain ;
Des étap's à ped sous la lune,
D'la pos' qu'on faisait dans les boués,
Chacun pensant à sa chacune,
Et quand on r'partait trouès peur troués,
Tu m'parlais, un souer dans les Vosges,
D' la ferme là vour que tu travaillais,
De ton biâ pays, près des Mauges,
Et d'la permission qu'approchait.
T'es pus là..., mais j'm'en souvins core,
T'étais gai coume un parpaillon
Qui voltig' quand le soulaïl dore
Les épis au temps d'la mouésson.
On s'est tiré des pattes aux Boches.
On a tes papiers, ta photo,
Placés là, ben au fond d' nout' poche,
Avec ta montre et ton couteau.
T'étais pas marié, mais, ta mère,
Un jour, on li r'mettra tout ça,
C'est un' chous' terrible, oui, la guerre
Car ben d'autr's coum' toué sont pus là !
A ct'heur' j'croués point qu'ça s'éternise,
C'est fini, quand, on s'ra chez nous,
On verra tes vieux, ta promise,
On dirai c'que t'étais peur nous.
Et quand on f'ra un' p'tit' prière
peur toué, dame on d'mand'ra tout bas,
Qu' cett' guerr' ça souét ben la dernière,
Et qu'tu r'pous' en paix, mon p'tit gars.



Vouès-tu, pisqu'à matin ça mouille,
 Si 'on. un p'tit d'vadrouille,
 Oh ! dam', ça nous débauch'ra pas
 Peut-être que d'main, l'soulaïl doun'ra.
 En attendant qu' venn' l'éclaircie,
 J'men vas prendr' le grand parapluie.
 Tous deux, ben à l'abri là-d'sous,
 Et en marchant bras d'sus bras d'sous,
 On va s'prom'ner un p'tit dans l'bourg,
 Vins faire un tour.

D'abord, dis dan, sans crier gare,
 On va s'am'ner à la p'tit' gare,
 Et pis, après l'passage' du train
 On s'en ira chercher un pain.
 Tu counais pas la boulangère ?
 Ah ! n'en vouèlà un' bell' drôlière,
 Si tu vouéyais 'son coup de rein
 Quand a brass' la pâ't dans l' pétrin ;
 On va l'y aider à mettre au four,
 Vins faire un tour.

D'là on fil'ra chez mèr' Nanette,
 Histouèr' de faire un brin d' caouette,
 C'est un' boun' femm' qui counait tout,
 Et sait les nouvell's de peurtout.
 Oh ! mais, a l'a pas sa pareille,
 Peur vous dir'ça dans l'creux d'l'oreille.
 Mais, on n'y rest'ra pas longtemps,
 Pasque moué, j'aim'point les cancons.
 Aussi, on f'ra viv'ment d'mi tour,
 Vins faire un tour.

Faudrait aussi, à l'épic'rie
 Que j'prenn' quand même un peu d'gâterie
 Peur le p'tit drôle, à la maison,
 Qui braill' jamais, qu'est si meugnon.
 Et peur prendr' deux ou troués garennes,
 Là-bas dans terrain des Varennes,
 Tournons dan chez le pèr' Cadet,
 Le nous f'ra ben quatr' cinq collets,
 Ç'est l'pus malin des alentours,
 Vins faire un tour.

Là-bas, au mitan du village,
 Faudra laisser un ban feurmage,
 En passant, chez mosieur l'curé,
 Au presbytèr' dans l'prieuré,
 Un prêtr' qu'est sorti d'la Vendée
 Et qui joue ben à la coinchée.
 Dévoué peur les jèn's et les vieux,
 Tout l'temps au sarvic' du Bon Dieu,
 Aussi ben la nuit coum' le jour,
 Vins faire un tour.

On attendra pas la nuitée,
 Peur bouèr' quand même un' boun' lampée,
 Au café, y a du vrai pineau,
 Qui jaunait, dans n'un vieux touneau.
 J'veux point t'emm'ner à la prom'nade,
 Sans qu'tu goût's ça, vieux camarade,
 Et tu voués, les jours de brouillard
 Ca chass' l'enrhumure et lcafarad,
 Ça r'monte, et c'est doux comme un v'lours,
 Vint faire un tour.



Au Village. - La curiosité punie

Pierre s'essuyant la figure toute mouillée de... sueur. - Si t'as rein vu, | La P'tite Lise admirant son adresse: Eh bein ! oi est pas si mal ajusté
 moué y ai senti thieuque chouse!! O m'a teurjou bein'frincé l'ocil!!! | qu'thieu. O n'na s'ment pas chet une goutte dans la piace!!!

UN' PARTIE D' BOULES

Darrièr' le p'tit café d'la piace,
Vour qu'on vint se rincer l'gosier,
Le souèr quand la chaleur se passe,
A l'abri d'un grand peuplier ;
Sus l'sable fin, j'vous dis qu'ça roule,
Dans l'chemin, bian coume un billard,
En vidant queuqu's verr's de pinard,
La partie d'boules.

Les pus biàs coups, c'est les dimanches,
On est, c'jour-là, tous les bons joueus,
S'mettant peur quatre, on r'trouss' ses manches,
Sus les jarrets, on s'plie un peu ;
Et, chacun fait marcher sa goule,
On pense pus à l'ouvrag' des champs
Chez nous, c'est l'vrai jeu des pésans
La partie d'boules.

Faut vouer' ça les jours d'Assembiées,
Y a des concours à la saison,
Et les quadrett's sont rassemblées,
Chacun' darrièr' son p'fit fanion.
Queuqu'foués, ça gueule, on s'trait' de moule,
Tout l'mond' veudrait gagner l'grous lot,
Mais, ça s'arrang' vite au bistrot,
La partie d'boules.

Souvent quand on fait' sa partie,
Y a des gens qui v'nant nous r'garder,
Des Parisiens, la piâ rougie,
Qui sont chez nous peur se r'taper.
Le v'lant jouer, pis on s'fout d'leu goule,
Le s'tenant raid's coume des piquets,
Et nous, on gagn' leus grous billets,
D'un' partie d'boules.

De temps en temps, y a ma patronne
Qui s'inquiète à l'heur' du souper,
A vint m'charcher, et, à m'sarmonne,
- Allons, feignant, vas-tu rentrer ?
Mais moué, que j'suis ben à la coule,
I'dis ren, j'écout', j'la laiss' causer,
Et tout d'un coup, a s'met à jouer,
Un' partie d'boules.

Oui, les gens sont fous, ma parole !
Dépis queuqu'temps, on song' qu'à s'tuer,
Qu'à s'démolir tous la boussole,
Vouèlà c'qu'est fin ; au lieu d's'aimer.
Fasez pus d'bomb's, peur qu'tout s'écroule,
Peur détruire les bât's et les gens
Mais, peur régler vos différends,
Un' partie d'boules.

Les Editions RITOURNELLE présentent
DEUX BOLÉROS, DEUX SUCCÈS...

DIS MOI POURQUOI?

Paroles de YVES RABAULT
Musique de PIERRE BOUSSEREAU

OUBLIE TOUT DE MOI

Paroles de JOCELYNE RENOUX
Musique de SIMONE SUZANGE

Créations de

ANDRÉ BLOT
Disques Philips

CHARLES VERSTRAETE
Disques Barclay

ANDRÉ MAHÉ
Disques D.M.F.

JACKY NOGUEZ
Disques Popp

GEORGES JOUVIN
Disques V.S.M.

JACK DAUVIL
Disques Vega

R. BOISSERIE
Disques Trionon

ALBERT HUARD JUNIOR
Disques President

JACQUES VLECKEN
Disques Ara



En dernière page " ILE D'AMOUR " Boléro .

Editions RITOURNELLE

80, Boulevard BARBES . PARIS (18^e)
Tél. MON. 00-18

Yves Rabault

